



Philippe Burin des Roziers

Les secousses du déclin

La crise que nous traversons est-elle une crise de rationalisation de nos économies ou le signe d'un déclin irréversible au profit des puissances émergentes ?

La mémoire est courte, car voici seulement soixante-dix ans, c'était, pire que le déclin, la débâcle.

Le déclin selon de Gaulle ne se concevait pas sans son corollaire, le sursaut : la France n'est pas la France sans la grandeur.

Puis la métaphore cycliste du peloton de tête, introduite par Valéry Giscard d'Estaing, eut quelque chose de rassurant, d'autant qu'avec l'Europe, nous découvriions la course par équipe.

C'est l'attrait de la puissance, à 6, 9, 27, et un jour peut-être avec la Turquie, qui permit d'avaler les couleuvres du renoncement aux symboles nationaux.

Or la panique autour de l'euro annonce que la course a changé de leaders.

L'espace Schengen n'aura pas été plus efficace que la ligne Maginot.

Les chinois – et derrière eux, plus discrets, les autres émergents – ont gagné la guerre sans même la faire, une très drôle de guerre, tout en douceur.

Cette mutation est aussi soudaine que celle qu'engendrent les guerres et les révolutions. Au terme de cette *blitzkrieg* économique, il apparaît qu'au mieux, nous avons mangé notre pain blanc, et qu'au pire, en cas d'effondrement de l'euro, la capitulation nous menace.

Il n'y a pas eu de traité de Versailles avec réparations et modifications du tracé des frontières, et pourtant la carte géopolitique du monde est d'ores et déjà modifiée.

Et comme toujours, personne n'avait pressenti l'ampleur de la vague de fond. La Chine, l'Inde et tous les autres émergents – c'était très récemment encore le « tiers-monde ». Quels spécialistes du développement, voici seulement vingt ans, auraient imaginé la vitesse du « rattrapage », quand ils n'excluaient pas de leurs théories le concept même de rattrapage ?

À certains égards, il y a quelque chose de rassurant dans l'incapacité à prévoir.

Certes, le risque d'une *razzia* économique qui verrait les fleurons des groupes économiques, mais aussi nos vignobles, nos châteaux, nos musées, notre cinéma, nos restaurants (nos clubs de football, etc., etc.) passer aux mains des nouveaux puissants de la finance, a quelque chose de plausible : serons-nous tous gestionnaires de gîtes ruraux à destination des touristes chinois ?

Or toute prédiction concernant le fonctionnement du nouveau monde est périlleuse car multiples sont les inconnues.

Si la notion de mondialisation demeure pertinente, elle peut contourner le schéma trop simple d'opposition dominants - dominés.

Comment la Chine parviendra-t-elle à se gérer politiquement ?

Qui est touché par le déclin : la vieille Europe, les États-Unis ? Or, l'Occident, n'est-ce pas aussi le Canada, l'Australie, une certaine Russie, une certaine Turquie, l'Amérique latine ?

Il y a place pour du jeu géopolitique.

La France est très secouée.

Sa tradition étatique (colberto - jacobino-gaullo-bonapartiste) est broyée à la moulinette européenne. La culture découvre qu'il n'est pas prudent de ne miser que sur l'aide publique et qu'il faudra compter avec cette chose étrange, le mécénat. On découvre avec stupeur que les droits acquis ne sont en réalité pas acquis. Et à quels saints se vouer si malgré la survivance des calvaires au croisement des chemins, les curés de campagne, eux, ont disparu.

Le tableau est sinistre ? Hé bien non, l'humeur demeure joyeuse.

Nous ferons peut-être l'économie d'une guerre et profiterons alors d'une accalmie exceptionnelle au regard de notre histoire.

La toute petite tour Eiffel battue à plate couture par les tours asiatiques ou celles des émirats, nous tournerons la page du parisianisme étroit et nous apprendrons la modestie.

Il faudra bien que les politiques, les syndicalistes, les corporatistes substituent à la langue de bois de nouveaux langages.

Enfin, les temps difficiles aiguissent l'intelligence et la lucidité et ouvrent vers une plus grande profondeur. Ce sont des temps propices pour la poésie.